

Professeur à l'Université de Saint-Gall, Thomas Dyllick mène son travail et sa vie personnelle au rythme de ses préoccupations environnementales. Il viendra à l'UNIL pour le « Sustainable University Day » le 21 avril.

# Durablement durable

Nadine Richon

**D**es légumes et un carpaccio de saumon. Certes, nous pourrions faire l'impasse sur ce dernier, mais nous n'allons pas taquiner Thomas Dyllick sur la raréfaction des ressources maritimes. Déjà qu'il s'est déplacé à Lausanne, au lieu de nous faire traverser la Suisse pour le rencontrer dans cette Université de Saint-Gall où il enseigne, au sein d'une école de management, la gestion de la durabilité par les entreprises. Il a créé en 1992, avec un collègue économiste, l'institut d'économie et d'écologie qu'il dirige encore aujourd'hui. En outre, il est le délégué de son rectorat en matière de durabilité. A ce titre, il a organisé en 2015 le « Sustainable University Day » (SUD), émanation d'un programme conjoint aux universités suisses. SUD 2016 se tiendra à l'UNIL le 21 avril et sera focalisé sur les manières dont le monde académique peut aider à réconcilier nos modes de vie avec la finitude de notre planète.

*Thomas Dyllick, l'écologie et l'économie, c'est un couple infernal ou un mariage de raison ?*

Aujourd'hui je dirais que c'est un couple inséparable. Le *Rapport sur les limites de la croissance*, publié par le Club de Rome en 1972, envisageait pour la première fois les risques liés à la croissance économique mondiale et à l'exploitation exponentielle des ressources naturelles. Il a fallu une bonne dizaine d'années, ensuite, pour que l'économie intègre ces questions. Ma thèse d'habilitation portait sur ce thème avec trois exemples industriels illustrant dans les années 1980 les relations entre les entreprises et la société. Quand des consommateurs, des voisins, des associations, des salariés font état d'un problème, l'entreprise peut fermer les yeux un certain temps mais, si elle est bien gérée, elle va essayer de comprendre les raisons qui motivent ces personnes et utiliser la critique publique pour trouver des solutions. Il en va de son propre intérêt à plus de 80 % et de l'éthique pure à 20 %, disons.



Thomas Dyllick s'est arrêté à Lausanne pour évoquer des problèmes connus et d'autres dont nous n'avons pas encore tout à fait conscience. F.Imhof © UNIL

*Quels étaient vos trois exemples ?*

Le scandale du lait en poudre que Nestlé distribuait par le biais d'un marketing agressif aux mères dans le tiers monde. En français vous appelez cela un cadeau empoisonné. Après deux semaines, les femmes n'avaient plus de lait maternel et elles étaient donc obligées d'acheter du lait en poudre. Mélangé à de l'eau contaminée, vous voyez le problème. Comme Nestlé ne réagissait pas, la Déclaration de Berne avait publié un communiqué sur la multinationale tueuse de bébés.

Ce fut un énorme scandale dont Nestlé eut du mal à se relever. Mon deuxième cas trouve des prolongements récents en Italie, où l'industriel suisse Stephan Schmidheiny, ancien dirigeant de la société Eternit, a été l'un des principaux accusés du procès de l'amiante à Turin, échappant finalement à sa très lourde condamnation en 2014 devant la Cour suprême de Rome. Pour moi, cet homme est un héros car il a changé toute l'entreprise héritée de son père, il est sorti de l'amiante avant même que l'Etat italien ne prenne des mesures dans ce sens. Il a très

sd-universities.ch



### **Et les universités, en quoi sont-elles impliquées ?**

Elles doivent réfléchir à ces problèmes majeurs de notre temps, à travers la recherche mais aussi l'enseignement. Sans oublier de soutenir les initiatives des étudiants dans ce domaine. A Saint-Gall, nous avons plusieurs groupes qui s'engagent sur ces thématiques, je pense par exemple à oikos, actif depuis quarante-cinq ans et qui a essaimé dans toute l'Europe: vous avez un oikos à la Faculté des HEC de l'UNIL. C'est grâce aux activités de ce groupe fondé à Saint-Gall que ma chaire universitaire a été créée. Autre exemple: Student Impact, des étudiants qui font du consulting durabilité pour des PME et des start-up. Il s'agit pour nous d'intégrer cette activité bénévole à leur formation.

### **En quoi est-ce si important pour les étudiants ?**

Il faut les préparer à une économie qui sera très différente dans le futur. Si vous prenez, par exemple, le problème de l'obésité qui est déjà bien connu, les spécialistes de l'alimentation doivent trouver des solutions. On peut penser aussi à la mobilité. Aujourd'hui j'ai pris le train – je n'ai d'ailleurs pas de voiture – et je peux combiner avec d'autres modes de transports publics, ou faire du car sharing. Ce sont des problèmes politiques mais les entreprises peuvent freiner les régulations, or c'est bien le contraire que nous voulons susciter. La technologie, l'économie et la politique doivent aller ensemble pour améliorer notre environnement. Si les universitaires que nous formons dans des domaines très différents le comprennent, il sera possible d'aller vers des solutions plus concertées. Nous sommes face à des problèmes globaux qui ne peuvent plus être envisagés de manière isolée.

### **Dans votre enseignement, vous vous associez aussi à d'autres acteurs...**

Cette année, je vais illustrer les trois questions suivantes: comment faire en sorte que les entreprises placent davantage de femmes aux étages de la direction? Sur ce point je travaille avec GetDiversity à Berne, qui conseille et met en contact les personnes intéressées. Comment prévenir l'endettement des jeunes? Il s'agit d'un problème qui va bien au-delà de la simple question individuelle et qui engage également les écoles professionnelles et les employeurs. Je ferai intervenir sur ce sujet une start-up zurichoise, Three Coins, qui a développé un jeu pour sensibiliser les jeunes. Enfin, comment

développer une approche responsable sur la question des données digitales que nous mettons sans toujours le savoir à la disposition des entreprises? Ce sera bientôt un énorme problème dont nous n'avons pas encore mesuré les répercussions car nous vivons avec l'illusion de la gratuité et de la facilité. Là je travaille avec l'Institut de durabilité digitale à l'Université de Berne, dont le jeune directeur a inspiré un groupe parlementaire avec des représentants de tous les partis.

### **A quoi sert le « Sustainable University Day » ?**

C'est une journée annuelle qui permet aux chercheurs, enseignants et autres représentants des institutions universitaires de se rencontrer autour de ces thématiques que nous avons tendance à explorer chacun de notre côté. Le programme « Sustainable Development at Swiss Universities » permet à chaque université de se voir attribuer un cofinancement pour différents projets comme le développement de cours sur la durabilité, le soutien à des activités gérées par les étudiants ou la création de plateformes pour piloter les demandes dans ce domaine. En outre, la journée permet d'ouvrir le débat avec le public intéressé. A Lausanne, le 21 avril, elle sera clôturée par une conférence de Joergen Randers, professeur en stratégie climatique et coauteur du fameux *Rapport sur les limites de la croissance*, dont je parlais plus haut. A l'époque il n'avait que 27 ans. Ce sera intéressant de l'écouter aujourd'hui.

### **Vous, le spécialiste, que pouvez-vous apprendre de l'UNIL dans ce domaine ?**

Vous avez un vice-recteur, Benoît Frund, qui porte dans son titre le développement durable. Pour moi, c'est incroyable et tout à fait remarquable: même si les projets que nous devons soutenir proviennent des chercheurs et des étudiants, dans le sens « bottom-up », je trouve que l'UNIL donne ainsi un signal fort au niveau même de l'institution, très engagée dans une politique de préservation de l'environnement et de réduction de sa consommation énergétique. A Saint-Gall, nous avons une stratégie implicite. A l'UNIL, c'est une stratégie formalisée et explicite dont les autres universités peuvent aussi s'inspirer.

### **Conférence de Joergen Randers**

Sur le thème « What should universities do to make the world more sustainable »

Jeu 21 avril 2016 à 17h15

UNIL-Sorge, bâtiment Amphipôle B

Entrée libre

vite investi dans la recherche sur d'autres fibres pouvant remplacer l'amiante dans le ciment. En Italie, en Belgique et au Canada, les industriels se sont cachés derrière lui pour continuer à commercialiser ce poison. Mon dernier exemple est plus local avec l'entreprise Von Roll, qui fabriquait de l'acier dans le canton de Soleure: le voisinage s'est ligué pour dénoncer la pollution et le bruit mais Von Roll a refusé toute discussion. Le blocage a été total pendant des années, c'est donc un très mauvais exemple, une attitude stupide de la part de cette usine.